LES Classiques Chrétiens

CONFÉRENCE

DONNÉE LE 10 NOVEMBRE 1904

au Cercle l'ÉMULATION de Namur

PAR

M. L'ABBÉ BAELDE

PRÉFET DES ÉTUDES AU COLLÈGE SAINT-JOSEPH DE VIRTON

NAMUR

Auguste Godenne, imprimeur-éditeur, 69, rue de l'Ange



ABBÉ BAELDE

LES

Classiques Chrétiens

NAMUR
AUGUSTE GODENNE, imprimeur-éditeur
69, RUE DE L'ANGE, 69

LES
CLASSIQUES CHRÉTIENS

Les Classiques Chrétiens

Messieurs

Ce ne m'est pas seulement un grand honneur de me voir invité à prendre la parole devant un auditoire nombreux autant que distingué, c'est aussi une faveur que j'apprécie et dont je tiens avant toutes choses à vous marquer ma vive reconnaissance.

La question des *Classiques chrétiens,* qui a déjà fait couler des flots d'encre, je suis non pas étonné, mais charmé de constater qu'elle est l'objet de la curiosité scientifique d'une élite aussi remarquable que celle que vous formez dans la bonne ville de Namur. Et certes, par sa portée pédagogique, religieuse et sociale, elle mérite une étude sérieuse. Pour achever de vous la rendre sympathique, il faudrait le fin

diseur et le lettré délicat qu'est M. le chanoine Guillaume ou les qualités de méthode et d'exposition de vos conférenciers habituels. Le sentiment de mon incapacité ne m'empêche pas néanmoins de saisir avec empressement l'occasion que vous voulez bien m'offrir de rompre une lance en faveur d'une œuvre pour laquelle je combats depuis plus de dix ans. Que si les dons qui font l'orateur me sont refusés, j'espère cependant vous intéresser à force d'être convaincu.

Qu'est-ce que l'œuvre des *Classiques chrétiens?..* Essayons d'abord de savoir ce qu'elle n'est pas. On ne s'est point fait faute de la défigurer. On lui a mis un nez janséniste, voire un nez calviniste. Ces appendices n'ont point tenu, mais là point du tout. Le chanoine Guillaume sous les traits d'un hérétique et sentant le fagot, lui qui jouit de la confiance de tout l'épiscopat belge!.. C'était par trop de fantaisie et ça n'a pas pris.

Des adversaires mal informés ont prétendu que l'œuvre des *Classiques chrétiens* vise à ruiner les humanités traditionnelles, à dépouiller les auteurs païens de leur antique gloire, à les descendre du piédestal où l'admiration des siècles les a dressés et à les proscrire. Une simple remarque, et cette assertion tombera : puisque la méthode que préconise le chanoine Guillaume est fondée sur la comparaison des païens avec les chrétiens, il ne saurait être question de supprimer les premiers; qu'ils viennent à disparaître, la comparaison est rendue impossible et notre système croule tout entier. Non, l'orateur d'Arpinum et le Cygne de Mantoue n'ont rien à craindre; Horace ne sera pas déboulonné et remplacé par Adam de Saint-Victor. Aussi bien faudrait-il enfin s'entendre sur le sens de ces mots : humanités traditionnelles. En une brochure récente (1), le chanoine Guillaume

---

(1) *Les Humanités et les règles de l'Eglise.* — (Bruxelles, Desclée et Cie. Prix : fr. 0.50.)

prouve qu'une longue tradition plaide en faveur de l'inscription des Pères au programme et que les humanités ont cessé d'être traditionnelles le jour où, par une sorte de laïcisation d'avant la lettre, on en a expulsé les auteurs chrétiens, évêques, prêtres ou moines.

Une autre tactique, plus habile celle-là, consiste à prêter aux tenants des *Classiques chrétiens* l'intention plus ou moins directe d'assurer la supériorité des écrivains chers à leur cœur sur les grands noms du paganisme. C'est encore un faux nez, Messieurs, et malheureusement qui tient. Il importe au plus haut point de l'arracher de suite. Si, au risque d'enfoncer des portes ouvertes, nous enseignons que ni la philosophie des anciens ni leur morale ne supportent la comparaison avec la philosophie et la morale du Christianisme, nous reconnaissons d'autre part et nous proclamons sans nous faire tirer l'oreille que la société antique a produit de merveilleux artistes dans le champ relativement restreint où se mouvait leur idéal. Les chefs-d'œuvre de cette époque, nous aurions mauvaise grâce à les déprécier, nous catholiques, nous prêtres, après les trésors de patience et de travail dépensés par l'Eglise pour les sauver de la destruction et de l'oubli. Ils sont le patrimoine de l'humanité comme ils en sont l'honneur; notre admiration y surprend un reflet de la Beauté absolue; et nous répudions avec énergie toute inspiration sectaire, tout fanatisme dont l'effort tendrait à décrier et par suite à amoindrir l'héritage de gloire à nous transmis par les âges disparus. Seulement, nous réclamons pour les siècles chrétiens le droit d'occuper une bonne place dans l'immortelle galerie des chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Vous m'objectez : « à quoi bon votre fameux système de comparaison? Fatalement, les païens en sortiront diminués ». Hommes de peu de foi! Quand nous en aurions la velléité, je ne vois pas trop comment nous aurions le pouvoir et le moyen de rapetisser les génies, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent. Ni le bon Homère ni le doux Virgile ne se

laisseraient faire. La vérité, Messieurs, c'est que nous entendons que la méthode de comparaison soit rigoureusement scientifique; elle ne consistera donc pas à inventer des qualités ou des défauts au gré de nos sympathies ou de nos antipathies; elle tiendra compte du milieu et de la civilisation où l'écrivain a vécu. Nous voyez-vous retrancher des points à Démosthène, sous prétexte qu'il n'allait pas à la messe?... Sans doute, nous affirmons que l'idéal chrétien, plus élevé, plus universel, est supérieur à l'idéal païen. Mais que partout et toujours l'artiste chrétien réussisse à réaliser son idéal mieux que l'artiste païen le sien, nous rougirions de le prétendre. Ce serait une énormité. En littérature ou en art pas plus qu'en histoire, l'Eglise n'a besoin de nos mensonges. La vérité lui suffit : qu'on lui donne la vérité !

Un exemple rendra ma pensée plus claire et m'épargnera de plus longues explications. Le professeur a, je suppose, à mettre le *Pro Milone* en regard de n'importe quel sermon de S. Augustin. Qu'il vante hardiment le magnifique plaidoyer de Cicéron; qu'il en montre la belle ordonnance, l'habile groupement et la savante mise en œuvre des arguments, ainsi que l'art exquis des narrations; qu'il détaille enfin toutes les qualités de cette *composition* superbe et, à ne considérer que l'idéal des anciens, qu'il la place résolument et très haut au-dessus de l'homélie du saint évêque d'Hippone. Loin d'y contredire, nous y applaudissons. Mais qu'il se garde d'en rester là. Sous peine de manquer à son rôle d'éducateur, il donnera la genèse du meurtre commis par Milon sur Clodius; il établira que Milon était un gredin et que Cicéron ne pouvait pas ne pas le savoir. Notre admiration dès lors n'ira pas sans réserve et nous nous demanderons si une cause si foncièrement mauvaise valait la peine d'être défendue avec une pareille maîtrise. D'après les païens eux-mêmes, l'orateur digne de ce nom est le *vir bonus dicendi peritus.* Dans ce procès, où est le *vir bonus,* le plaideur consciencieux? Est-ce que Cicéron est, dans l'occurence, un orateur à proposer

comme type de perfection? Et si le maître soumet à ses élèves les doutes qui l'assaillent à ce sujet, dépasse-t-il les droits d'une sage critique? N'est-ce pas ainsi que Cicéron nous apparaît tout entier avec ses qualités et ses faiblesses? Quant aux sermons de S. Augustin, le professeur, bien loin d'être partial, ne sera que strictement équitable, s'il avance que l'évêque n'avait pas besoin de mettre à ses discours l'art de l'orateur du Forum (1); que cet art, vu l'auditoire, aurait été un contresens; que l'art d'un apôtre peut être fort réel et consister précisément à s'écarter de l'art fondé sur la pure rhétorique; que l'éloquence du *Pro Milone* ne conviendrait ni à la chaire chrétienne ni même à la tribune moderne; qu'enfin le *Pro Milone* n'est pas le meilleur modèle à choisir pour former des orateurs populaires et des avocats sincèrement catholiques.

On me répond : " Soit; la comparaison n'est pas nécessairement partiale. Mais toujours et tout comparer, quelle idée absurde! „ On peut tout comparer, le chanoine Guillaume le démontre en vingt endroits de ses livres, même " des quinquets avec des bottes „. Je me hâte d'ajouter que nous n'exigeons pas la comparaison à outrance. Nous endosser une foule d'insanités pour savourer le plaisir de nous accabler facilement peut être un procédé très cavalier; mais est-ce bien chevaleresque?

Puisque nous n'entendons ni proscrire les païens ni les constituer en état d'infériorité vis-à-vis des chrétiens ni faire de la comparaison intensive et outrancière, qu'est-ce donc que nous voulons? C'est introduire les auteurs chrétiens dans les humanités, c'est les rendre classiques *à côté* des païens.

---

(1) On peut se demander si les Africains ont tous compris " l'art savant, trop savant même et un peu artificiel, de l'éloquence cicéronienne „. La plupart " ont préféré Salluste et le style nouveau, rapide, hardi, mordant, tout en relief. „ (Cf. P. Monceaux, *Les Africains* — les païens —, p. 91).

et les comparer avec eux au triple point de vue du Vrai, du Bien et du Beau, chaque fois qu'il y aura profit pour l'élève à le faire, chaque fois qu'une pensée plus haute, qu'un sentiment plus généreux, qu'une forme d'art plus originale justifiera le travail d'un examen raisonné et comparé. C'est là la question des *classiques chrétiens*. Est-elle bien si terrible? Ces revendications sont-elles réellement excessives de la part de maîtres qui, se souvenant qu'ils sont d'église, ne se contentent pas de distribuer la science, mais nourrissent la légitime ambition d'être en même temps des formateurs d'âmes?

Au risque de vous paraître long, je vous prie, Messieurs, de me permettre un souvenir personnel. Professeur de rhétorique dans un collège français, j'avais à préparer mes élèves au baccalauréat. Le programme comprenait le théâtre de Corneille et de Racine, sans parler de tout le reste. Comment me tirer de là? Analyser successivement chaque tragédie m'aurait pris trop de temps et serait devenu monotone... Je commençais par étudier de très près une pièce de chacun de mes deux poètes; puis je les comparais l'une avec l'autre. Au cours de ce parallèle intervenaient Sophocle, Euripide, Schiller, Goethe, Shakespeare, les modernes; en d'autres termes, je chargeais mon programme de quelques nouveaux dramaturges. Une fois ce premier travail terminé, mes élèves avaient une idée presque suffisante de la manière de Corneille et de Racine et se trouvaient à même de poursuivre sans moi cette étude, en comparant les héros et les héroïnes de Britannicus, de Phèdre ou d'Andromaque avec les héros et les héroïnes du Cid, d'Horace, de Rodogune, etc. De fait, le terrain que je n'avais pas eu peur d'encombrer se trouvait déblayé plus vite, et ce qu'ils avaient appris, mes jeunes gens le savaient mieux.

Voici un autre avantage de cette méthode. Il me fallait initier la classe aux beautés de Voltaire " épistolier ". Je n'y manquais point et je m'appliquais à faire goûter ce style précis, clair, naturel et rapide, quoiqu'un peu sec, cette sou-

plesse d'esprit, cette grâce de badinage. Toutefois, il me répugnait de laisser mes braves rhétoriciens sous l'impression d'une malice pétillante, mais trop souvent haineuse et hargneuse, d'un orgueil comme on en rencontre peu, et je lisais quelques lettres de Cicéron, de S. Jérôme, de S. Augustin, de Sévigné et d'écrivains contemporains. Je me rappelle deux heures consacrées à la correspondance de Veuillot. Sans tirer de conclusions, sans autres observations que celles qui me semblaient indispensables, j'avais choisi dans les *Lettres à sa sœur* quelques-uns de ces billets qui, par leur impayable drôlerie, avaient le don de secouer dans un rire fou, sur ses larges assises, " l'oncle „ Sarcey, puis les admirables effusions du grand journaliste catholique sur la mort de sa femme et de ses filles, ces lettres dont J. Lemaître dit que ce sont de purs joyaux, et le temps passait comme un éclair. Ravis, les élèves applaudissaient, se tordaient, pleuraient. Une autre langue plus chaude et non moins souple que celle de Voltaire, une autre grâce moins féline, un autre esprit aussi prompt et plus gai, un autre cœur plus tendre et plus grand, un autre art leur apparaissait, plus humain et plus chrétien. Ils emportèrent de cette lecture une impression qui, chez plusieurs, ne devait plus s'effacer. Ils se sentaient de nobles aspirations, rien que pour avoir pénétré quelques instants dans l'intimité non plus d'un sceptique déversant son ironie sur toutes choses, mais d'un caractère exceptionnel servi par un talent hors pair et, pour répéter un mot de Drumont, d'un chrétien " carré par la base, spirituel comme le diable et vertueux comme un saint „.

⁂

Il en est parmi vous, Messieurs, pour se demander quelle inspiration poussa M. Guillaume à s'occuper si activement de la littérature de l'Eglise; à ceux-là je voudrais, à la suite

de l'*Ami de l'Ordre,* " raconter ce petit fait historique généralement ignoré. Jadis se rencontrèrent, dans un petit village luxembourgeois, trois hommes remplis de hautes aspirations, âpres au travail, à l'esprit chercheur, à la tête dure et bons de cœur, des croisés modernes se donnant corps et âme à l'objet de leurs rêves : c'étaient les abbés Guillaume et Sosson et M. Godefroid Kurth. La légende rapporte qu'au cours des longues conversations des vacances, les trois amis s'enflammaient mutuellement dans l'amour de l'idéal chrétien : M. le curé Guillaume, aujourd'hui le chanoine Guillaume, se consacra à la restauration des lettres chrétiennes dans les études humanitaires, on sait avec quelle inlassable persévérance et quel succès; M. le professeur Sosson prit, pour sa part, le chant grégorien, la musique religieuse, l'art chrétien; quant au troisième, M. Godefroid Kurth, il devint le grand historien catholique..... „ N'est-ce pas que la citation est jolie, Messieurs, et qu'on y reconnaît de suite la plume très déliée du cher Président de l'*Emulation?* Et puisque j'emprunte ces lignes à M. Delvaux, je profite de l'occasion pour le remercier publiquement de la sympathie qu'en toutes rencontres il nous témoigne : quand je dis " nous „, il s'agit de M. Guillaume et de ses collaborateurs.

Oui, Messieurs, l'œuvre des *Classiques chrétiens* est née du désir de restaurer les lettres chrétiennes et de quelque chose de plus. Pour être complet, je tâcherai d'établir qu'elle est née d'un triple désir : réhabiliter l'Eglise dans le domaine de la littérature, rendre la vie aux humanités et combattre le flot montant du paganisme (1). Développons séparément chacun de ces points.

Je n'apprendrai rien à personne, quand je dirai qu'il y a

---

(1) Elle est née aussi du désir d'obéir à l'Eglise. J'omets ce point, parce que le chanoine Guillaume vient de le traiter dans sa victorieuse brochure : *Les Humanités et les règles de l'Eglise* (Cf. supra).

cinq siècles l'Eglise avait une architecture, une peinture, une sculpture, une musique, une littérature marquées très nettement à son coin, et dont les chefs-d'œuvre se trouvent répandus dans ce qu'on appelait alors la " chrétienté ". L'époque glorieuse entre toutes fut ce XIIIe siècle étonnant comme pensée philosophique et recherche scientifique, extraordinaire comme instinct artistique, et cela de l'avis de tous les hommes cultivés et impartiaux. " A lui tout seul, déclare Brunetière, l'esprit artistique du moyen âge, même en lettres, et pour parler plus généralement, la vie intellectuelle du moyen âge fut intense, incroyablement avide, passionnée et tenace, amoureuse du grand non moins que du joli et du gracieux, bien plus originale... que la vie intellectuelle latine, qui eût toujours la littérature grecque tout près d'elle à imiter et qui toujours s'appuya sur elle ".

A cet âge de foi ardente et enthousiaste, les arts et la littérature comme la philosophie et les sciences s'employaient à servir la religion (1); la synthèse en était le temple chrétien par excellence, la cathédrale gothique. N'était la crainte d'une digression qui m'attarderait et m'éloignerait trop de mon sujet, je vous lirais à ce propos, Messieurs, une page éloquente de Lamennais ou du magistral discours prononcé par M. Kurth, au Congrès Eucharistique de Bruxelles.

Dès que le Christianisme eut investi l'art de la mission de glorifier la Divinité, il dut l'en rendre digne. Donc il l'adopta, l'adoptant il le transfigura, et le transfigurant il l'idéalisa ou

---

(1) Le droit romain dont la maxime fondamentale : *Quicquid principi placuit, habet legis vigorem*, consacrait le bon plaisir du prince au détriment de la vérité et de la liberté des consciences, le droit romain, et c'est là un point noir, ne cessa jamais entièrement d'être enseigné et appliqué à travers tout le moyen âge. A partir du XIe siècle, il reprit faveur et devint dès lors une arme redoutable entre les mains des Césars. Les *légistes* joueront un rôle actif dans la guerre déclarée plus tard à l'Eglise par les despotes, rois ou empereurs.

mieux le spiritualisa, et de cette manière fut justifié le mot de saint Paul, que le pieux pontife Pie X a pris pour devise : *Instaurare omnia in Christo.* En effet, le Christ a renouvelé toutes les énergies humaines, et par conséquent l'art et la littérature. Le verbe de l'homme a subi, comme son esprit, son imagination et son cœur, la salutaire influence du Verbe de Dieu fait chair. Voilà pourquoi l'artiste, s'il a au front l'auréole du génie et la flamme religieuse dans le cœur, ne se contentera plus de représenter le beau dans la perfection humaine, il ne lui suffira plus de jeter, par exemple, dans un bloc de marbre l'idée d'homme, d'y incarner le roi et la merveille de la création avec la dignité de sa démarche et de son attitude, l'harmonieuse proportion, l'heureuse distribution et l'incomparable perfection de ses organes, la finesse de ses tissus et la grâce de ses mouvements; ce ne lui sera pas assez de tailler, de polir, de créer ni même de vivifier : c'est l'art antique, cela, c'est l'art fils de la terre et limité à la terre (1); mais il cherchera son inspiration plus haut; moderne Prométhée, il dérobera un rayon de la Gloire absolue pour en illuminer la face de son œuvre et pour y faire éclater dans les traits l'image de Dieu; il animera l'œil et le baignera de pureté, il commandera aux lèvres de prier, répandra sur tout l'ensemble je ne sais quel mystère qui nous jettera hors de nous-mêmes comme devant une vision de

(1) La doctrine de l'art grec est simple, claire, logique, facile à définir, susceptible de s'exprimer en formules, en nombres ou modules. Elle constitue un canon immuable, une matière particulièrement facile à enseigner, mais appropriée à une civilisation déterminée, impropre à d'autres milieux, incapable de s'accommoder à d'autres expressions, fermée à d'autres manifestations de la pensée.

Elle est trop froide, trop étroite, pour pouvoir contenir l'idéal des nations modernes et chrétiennes, quoique dans son milieu délicieux elle exhale une perfection exquise. (*Bien public,* 17 mai 1904, compte-rendu d'une conférence de M. Cloquet sur l'*art grec.)*

l'au-delà. C'est l'idéal chrétien, " l'incarnation, dit Monseigneur Freppel, qui me sert ici de guide, de l'idée divine dans la beauté humaine, d'après le type immortel et éternel de l'Homme-Dieu, expression souveraine de la bonté et de la majesté, du bonheur et du sacrifice, modèle générateur et inspirateur de toute sainteté, de toute grandeur, de tout héroïsme ".

Même transformation en littérature. La poursuite d'un idéal nouveau amène la découverte de procédés nouveaux : la forme se mortifie au profit du fond, la pensée déborde sur les mots, l'esprit sur la matière. Hé! tenez, Messieurs, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous nous placerons au point de vue spécial du latin. Le grec ne nous est pas toujours très familier; d'ailleurs, ce que je dirai du latin sera ordinairement vrai du grec, et très souvent dans la même mesure.

Au moment que naît l'Eglise, la savante période cicéronienne craque de toutes parts. Ce style, aussi bien, n'avait pas de chance de durée, parce qu'il n'était pas le fruit spontané du sol ni du génie latin. A côté de ce parler solennel et d'un mouvement quelque peu lourd, il en régnait un autre plus vif et, si vous me permettez l'épithète, moins académique, à l'usage de la bonne société romaine et que tout le monde comprenait, bien qu'il faille se garder de le confondre avec la langue vulgaire. C'est de ce parler dont l'allure et les préférences nous sont déjà révélées par les ouvrages du polygraphe Varron, contemporain de Cicéron, et par les lettres de Cicéron lui-même, c'est, dis-je, de ce parler à tendances analytiques et populaires (1) que l'Eglise s'empara pour le mettre au service de ses docteurs et de ses poètes, dans ses luttes contre l'erreur et dans les cérémonies de son culte;

(1) " Il ne faudrait pas du reste établir une ligne de démarcation trop rigoureuse entre le latin littéraire et le latin populaire. " (Riemann, *Etudes sur la lang. et la gramm. de Tite-Live*, p. 8, note 1).

elle l'assouplit (1) au point de le rendre capable d'exprimer les nuances les plus délicates de sa doctrine et, par l'introduction de nombreux textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, réussit à en former une langue à elle, d'une saveur inexprimable, un instrument destiné à rendre, de longs siècles durant, des sons merveilleux de beauté. Vous faut-il des témoignages, Messieurs? Voici celui de Mgr Freppel dont la compétence ne saurait faire l'ombre d'un doute : " Je ne voudrais point passer pour un panégyriste à outrance du style des Pères. Assurément nous sommes loin de la période ample et majestueuse de Cicéron, mais il y a dans les écrits des Pères de l'Eglise latine au quatrième siècle, quelque chose de moins vague, de moins indécis, de plus vif, de plus net, de plus vigoureux que je n'hésite pas un instant d'attribuer aux habitudes de la pensée chrétienne. L'idée y est moins enveloppée, elle est plus en saillie, elle y est mieux démembrée, elle y paraît plus à jour, si je puis m'exprimer ainsi : et cela n'est pas sans mérite même au point de vue exclusif du langage. Ce que je dis là se produit plus ou moins dans toutes les littératures. Il y a certainement entre le style français du XVII[e] siècle et la phrase vive, coupée, alerte de Voltaire, une différence que je n'ai pas besoin de vous signaler : ce qui n'empêche pas cette dernière d'être un des modèles de la prose française. Sans vouloir donner à ce rapprochement plus de valeur qu'il ne comporte, je dirai seulement que pour apprécier le mérite relatif du style des Pères, il faut tenir compte de plus d'une vérité. A tout prendre et malgré ses défauts au point de vue purement

(1) *Cuique suum.* Dans ce travail d'assouplissement, une part du mérite revient aux écrivains païens postclassiques, surtout aux Africains Fronton, Apulée, etc., dont Tertullien, Minucius Felix, saint Cyprien et saint Augustin furent, pour la langue et pour le style, les héritiers directs. (Cf. P. Monceaux, *op. laud.*, pp. 332, 337, etc.)

esthétique, il me paraît un meilleur instrument de l'idée que le style de la latinité classique. Jamais on n'eût pu, avec la langue de Cicéron, soumettre la pensée à une analyse aussi fine et aussi rigoureuse qu'avec le style latin des Pères et du moyen-âge. La formation des langues modernes, de la nôtre surtout, est infiniment plus redevable, pour la précision et la clarté, à la plume des auteurs chrétiens qu'au style périodique des écrivains de l'ancienne Rome. „ (1)

Je l'ai laissé entendre pendant que je vous entretenais des sermons de saint Augustin, l'éloquence fut renouvelée; la grave mission qui lui échut alors, si elle lui imposa le devoir de plaire à l'oreille afin de mieux pénétrer jusqu'à l'âme, lui interdit sévèrement de faire de ce plaisir des sens son but et sa fin. Elle cessa donc d'être un spectacle, comme la tribune d'être une scène et, pour me servir de la forte expression de Pascal, elle apprit à " se moquer de l'éloquence „.

L'histoire fut renouvelée. " Précisément parce que l'histoire était un art chez les anciens, comme la sculpture, elle en avait le caractère, elle cherchait la beauté plus que la vérité, elle aspirait plus à charmer les hommes qu'à les instruire, elle s'attachait à imiter la poésie ou l'éloquence... Ainsi elle est surtout poétique, oratoire..; elle a deux défauts : elle n'aime pas assez le vrai et, égarée par l'égoïsme national, elle n'arrive pas à l'intelligence des destinées universelles. „ C'est Ozanam que je viens de citer, et il a raison. Rien dans l'antiquité n'approche de la *Cité de Dieu*, même de loin.

La poésie fut renouvelée. Comme l'Eglise chrétienne s'était vite sentie à l'étroit dans les temples du paganisme, ainsi la poésie chrétienne ne tarda pas à se trouver gênée dans les entraves de la métrique païenne. Son caractère populaire et spontané s'accommodait mal des règles minutieuses,

---

(1) Mgr Freppel, *Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle*, t. II, pp. 194 et 195.

conventionnelles souvent, de l'art poétique en vigueur jusqu'alors. Sous la poussée des aspirations nouvelles, le moule antique éclata, et de ses débris sortit la poésie rythmique fondée, non plus sur le plus ou moins de longueur des syllabes, mais sur leur nombre, sur leur plus ou moins de force, c'est-à-dire sur l'accent tonique, et en troisième lieu sur l'assonance et la rime. Nouveaux aussi furent les " pensers ". Le " brillant mensonge " de la muse antique ne sied point à la lyre chrétienne.

Cette poétique de l'Eglise n'était pas plus inconnue que la langue analytique de la prose chrétienne : dans Horace et dans Virgile nombre de vers offrent la rime; quant à l'accent tonique, il avait été la règle des poètes primitifs de Rome. Le christianisme l'adopta, non seulement parce qu'elle est plus simple et par là plus à la portée de tous, mais encore parce qu'elle se rapproche du système poétique des Hébreux. La poésie métrique ne fut d'ailleurs pas abandonnée, et naguère nous voyions un pape illustre y chercher une distraction à des soucis écrasants.

Et maintenant que les Barbares sont soumis et gagnés à la cause de la civilisation, que l'Eglise, tranquille au dedans et respectée au dehors, touche à l'apogée de la gloire et de la puissance et constitue la plus grande autorité morale de l'Europe, son art va s'épanouir en une admirable floraison de chefs-d'œuvre en tout genre. C'est l'âge épique vraiment que cette époque des Croisades et des Cathédrales. Les rois et les peuples, la matière et l'esprit, les arts, les sciences et la littérature, tout " raconte la gloire de Dieu ", tout parle, chante, agit, non pas en vue de l'immortalité, mais en vue de l'éternité : l'immortalité est en quelque sorte la gloire païenne; l'éternité, c'est la gloire chrétienne.

Cependant la sécurité n'était plus complète. Déjà le IXe siècle avait tenté un retour, purement littéraire, il est vrai, vers l'antiquité. Au XIIe siècle, nouvel effort et qui ne fut point sans danger; pour s'en convaincre, qu'on se rappelle

Abélard et Frédéric Barberousse : d'une part, l'un des précurseurs du rationalisme et, de l'autre, le représentant du despotisme Césarien. Ce mouvement se reproduisit avec plus de force et dans un sens plus païen au XIV[e] siècle, le siècle de Pétrarque, de Boccace, et qui vit commencer le schisme d'Occident. Enfin au XV[e] siècle et au XVI[e] éclata la Renaissance qui grandit et pensa tout emporter : la chrétienté acheva de disparaître devant les nationalités et, par voie de conséquence, la personne du pape fut diminuée au profit des différents monarques de l'Europe; la politique, les lois, les arts, les sciences, la littérature, tout s'inspira des principes païens. Ce fut un élan général, un retour exclusif vers l'antiquité et vers ce qu'elle représente. Je ne sache pas que l'Eglise ait jamais couru de plus grave danger qu'à ce temps-là. Ses dogmes furent discutés et combattus, ses institutions attaquées et minées, sa morale fut méconnue et foulée aux pieds, son unité déchirée, son art nié, son culte bafoué, sa langue et sa liturgie furent tournées en dérision.

Le moyen âge ne cessa jamais de réserver une part de son admiration aux manifestations du génie antique : chaque fois qu'il crut devoir ou pouvoir affecter le mépris de la forme, l'Eglise intervint pour le rappeler à la justice et à la vérité (1). C'est ce qui explique et justifie en partie les encouragements accordés par les Papes à l'humanisme, dont ils ne mesurèrent d'ailleurs pas tout d'abord la portée antireligieuse. La Renaissance, elle, ne vit plus que les anciens, n'eut d'admiration que pour eux. Son caractère est un respect absolu de la forme, poussé fréquemment jusqu'à l'indifférence complète pour le fond. D'après un auteur allemand, " ce fond pourrait souvent se comparer à la poupée articulée dont on se sert

(1) Déjà les Papes du XII[e] et du XIII[e] siècle veillaient avec le plus grand soin à la latinité de leurs lettres. (L. Delisle, *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 4[e] série. Paris, 1858. p. 30.)

pour étaler une toilette élégante „. On se détourna des sources si chrétiennes et si chevaleresques des âges de foi. L'art et la littérature, du moins dans plusieurs pays et pour de longues années, perdirent en même temps leur caractère national et leur caractère religieux. Ils faillirent du même coup perdre la fécondité et la vie. A la Renaissance, la littérature française, qu'on s'obstine à montrer comme si riche, si abondante et si originale, est, au témoignage de Brunetière, “ assez pauvre d'idées, plus pauvre d'œuvres et non moins pauvre d'hommes „.

Nombre d'humanistes demandèrent à l'antiquité les règles de leur conduite et les principes directeurs de leur conscience. “ Mais surtout on emprunta aux anciens le grand ressort, le grand levier de leur esprit, l'usage exclusif de la raison, l'observation de la seule nature, et c'est par là que ce retour au passé fut l'aurore d'un âge nouveau „ et qu'il provoque l'enthousiasme antichrétien d'un Michelet ou d'un Burckhardt. L'Eglise essaya bien de réagir; ses enfants ne la suivirent pas tous : la violence du courant était devenue trop forte. Derrière la Renaissance apparaissait déjà la Réforme protestante, et ni les décrets du Concile de Trente ni l'héroïque effort de la Compagnie de Jésus ne réussirent à empêcher en grand nombre les âmes de se détacher de la Rome papale.

Mon intention n'est pas de retracer l'histoire de la Renaissance. Si je m'y arrête, ce n'est qu'autant que mon sujet le réclame. Je vous ai montré l'idéal chrétien, qui fut celui du moyen âge. La Renaissance préféra la perfection plastique à la pure inspiration chrétienne. Les sujets religieux n'échappent pas à ce principe nouveau. Saints et saintes ne sont la plupart du temps que des personnages mythologiques démarqués. Par une conséquence naturelle, alors commença de fleurir l'étude du nu.

Ecoutons comment Michelet parle des Léonard de Vinci du Louvre. Ses expressions sont à méditer : “ En face de ce

vieux mysticisme (de Fra Angelico), brille dans les peintures de Vinci le génie de la Renaissance, en sa plus âpre inquiétude, en son plus puissant aiguillon. Entre ces choses contemporaines, il y a plus d'un millier d'années. Bacchus, saint Jean et la Joconde dirigent leurs regards vers vous; vous êtes fascinés et troublés; un infini agit sur vous par un étrange magnétisme. Art, nature, avenir, génie de mystère et de découvertes, maître des profondeurs du monde, de l'abîme inconnu des âges, parlez, que voulez-vous de moi? Cette toile m'attire, m'appelle, m'envahit, m'absorbe; je vais à elle malgré moi comme l'oiseau va au serpent. Bacchus ou saint Jean, n'importe, c'est le même personnage à des âges différents. Regardez le jeune Bacchus au milieu de ce paysage des premiers jours. Quel silence! Quelle curiosité! Il épie dans la solitude les premiers germes des choses, le bruissement de la nature naissante : il écoute sous l'antre des Cyclopes le murmure enivrant des dieux. — Même curiosité du bien et du mal dans son saint Jean précurseur : un regard éblouissant qui porte lui-même la lumière et se rit de l'obscurité des temps et des choses; l'avidité infinie de l'esprit nouveau qui cherche la science et s'écrie : je l'ai trouvée! C'est le moment de la révélation du vrai dans une intelligence épanouie, le ravissement de la découverte, avec une ironie légère sur le vieil âge, enfant caduc. „

Vous ne vous méprenez point sur la signification de ce passage par instants déclamatoire : c'est la répudiation pure et simple, le mépris systématique de tout ce qui part d'une inspiration religieuse. Ce discrédit attaché à tout l'art chrétien ne fera pas grâce à l'architecture, et nous entendrons les meilleurs esprits du XVIIe siècle taxer de barbares nos cathédrales gothiques.

Les lettres chrétiennes furent englobées dans cette condamnation et dans cette réprobation générale. Sous prétexte de bon goût, les humanistes entreprirent de corriger les hymnes du bréviaire. Ils découvrirent des fautes aux chants

de saint Ambroise!! On reste confondu devant tant d'extravagance et de fatuité. Encore s'ils avaient soigneusement étudié l'art qu'ils prétendaient amender! Ils blasphémèrent ce qu'ils ignoraient. On en trouve qui poussèrent l'injustice et la folie au point de cesser de lire la Bible, et cela par fétichisme pour les principes de la bonne latinité, de la latinité classique et païenne. Jusque dans le sanctuaire, ils se moquèrent de la prose et de la poésie liturgiques et, s'ils n'osèrent pas le soutenir en public, ils ne semblaient pas loin de croire que depuis l'incarnation du Verbe, l'homme avait désappris l'art du verbe. Il n'était que les Anciens pour s'exprimer en beau langage; on ne vécut plus qu'avec eux; on les lut, on les commenta, on les imita. Hors de leur commerce, point de science, point de sagesse, point de goût, ni de culture, ni de liberté intellectuelles. Barbare l'Evangile, barbare saint Paul, barbare saint Augustin, barbare toute la littérature chrétienne. Et cette opinion gagna du crédit, se propagea, devint presque un article de foi. C'est, du reste, encore de nos jours, une partie intégrante du *credo* de la philologie en Allemagne... et ailleurs.

On abandonna les Pères. Par contre, on écrivit dans la langue de Cicéron des livres infâmes. C'est un point à relever, Messieurs, que ce besoin impérieux de peindre le nu et de décrire le vice, qu'éprouva la Renaissance dès qu'elle eut secoué le joug du moyen âge. Ne serait-ce point par là qu'elle est d'essence païenne et satanique?..

Aujourd'hui, — mieux vaut tard que jamais! — aujourd'hui, la réaction contre les excès de l'humanisme a commencé. Des hommes de cœur, d'intelligence et de vouloir se sont donné la haute mission de venger l'Eglise et de la réhabiliter dans son art. A leur suite, et afin que la réparation fût complète, le chanoine Guillaume a fait campagne pour la restauration des lettres chrétiennes. Il s'est dit que, puisque le Christ a les paroles de la vie éternelle, c'est la langue du Christ, dont l'Eglise est la gardienne, que les peuples baptisés

doivent réapprendre. Après Mgr Gaume, mais d'une manière plus pratique et plus acceptable, il a posé devant ses contemporains la question des *Classiques chrétiens.* Et si la cause est juste, si elle est noble, si elle est sainte, qu'importe que la lutte soit ardente, que les déceptions soient nombreuses et les souffrances amères! La victoire finale n'en sera que plus glorieuse. Au cœur de l'homme qui est assuré de faire l'œuvre de Dieu comment pourrait-il rester de la place pour le découragement? Il y a cent ans, personne certes n'aurait cru que la cathédrale gothique redeviendrait un jour la merveille universellement admirée. Les champions de l'art chrétien, sûrs de la légitimité de leurs revendications, ont poussé leur pointe sans jamais se laisser abattre. Après avoir jeté leurs idées, ils se sont peut-être endormis, les beaux semeurs, dans le sillon, pour ne se réveiller qu'au jour des justices intégrales; leurs successeurs ont recueilli la moisson, et elle est opulente au-delà des plus vastes ambitions. Depuis trois quarts de siècle, les chefs-d'œuvre de l'architecture chrétienne sont étudiés, admirés, aimés. Trois quarts de siècle! Si ce n'était qu'une mode, il y a beau temps qu'elle serait tombée. A son tour, la peinture religieuse, à l'occasion de l'Exposition des Primitifs, obtient des triomphes inouïs à Bruges, à Paris, à Dusseldorf. L'heure de la réhabilitation et de la glorification a sonné aussi pour la musique sacrée, et c'est le Souverain Pontife lui-même qui, malgré les redoutables difficultés de l'heure présente, dirige la croisade contre les païens qui déshonorent le saint lieu. Comme le chanoine Sosson a le droit d'être fier et qu'il lui doit être facile de pardonner à ceux qui ont souri avec indulgence et scepticisme à ses premiers efforts ou même qui les ont contrariés! Nous en avons la conviction profonde, justice finira par être rendue à la littérature des Pères. Bien comprise, l'œuvre des *Classiques chrétiens* ne saurait compter que des partisans. Et c'est pour dissiper les malentendus que nous travaillons par la parole et par la plume. En avant pour la gloire de Dieu et l'honneur

de l'Église! En avant sur les pas de notre vaillant Evêque! Dieu le veut! Dieu le veut!

*
* *

En même temps que le désir de réhabiliter l'Eglise dans le domaine de l'art et de la littérature, ce fut le souci de renouveler, de vivifier les humanités, qui fit éclore l'œuvre des *Classiques chrétiens.* Les développements qui précèdent me dispenseront ici de longues considérations. A ceux qui souhaiteraient une discussion détaillée, je signale les différents travaux du chanoine Guillaume; ils y trouveront satisfaction pleine et entière.

Les humanités ont-elles besoin d'être rajeunies? Sont-elles caduques ou atteintes de langueur? Il est certain que partout on éprouve le besoin de les remanier et que j'ai entendu au moins une fois de graves congressistes, réunis à Bruxelles et venus de tous les points de l'Europe, les déclarer dangereusement malades, presque agonisantes. En France notamment, les réformes succèdent aux réformes depuis trente ans : toujours quelque nouveau grand maître de l'Université propose quelque panacée nouvelle. Et les causes? Comme bien vous pensez, les avis se partagent. L'un assure que nos humanités manquent d'air et sentent le moisi, qu'il faut ouvrir les fenêtres, donner congé au vieil Homère, espacer les tête-à-tête avec Démosthène ou Cicéron, accorder moins au passé, s'arrêter davantage au présent; l'autre vante l'étude approfondie des sciences; un troisième veut qu'on cultive avec ardeur les langues modernes; — " des classes en plus grand nombre et moins d'heures d'étude ", clame un quatrième. — " Erreur! " crie un vieux routier; " rendez-nous donc le système d'antan avec ses classes moins multipliées, moins morcelées et les bonnes heures passées à l'étude ". — Et je ne parle ni des partisans de la " bifurcation " — ce ne sont pas les moins sages — ni des amis des exercices

corporels. Celui-ci prétend que les humanités anciennes ne font que des névropathes ou des neurasthéniques; celui-là supprimerait le grec et même le latin, oubliant que l'enseignement secondaire et supérieur a une mission plus élevée que de préparer la conquête d'un diplôme et qu'il est urgent de maintenir les humanités traditionnelles, si l'on veut conserver parmi les hommes le culte de l'idéal. Le tout n'est pas de subir victorieusement un examen et par là d'arriver à une place rémunérée. Il faut barrer la route à " l'utilitarisme " envahisseur. Que serait-ce qu'une nation de fonctionnaires et de marchands? Une reproduction de Carthage, un peuple mûr pour les plus honteuses servitudes. Laisssez-moi, Messieurs, attirer votre attention sur ce fait-ci : la proportion des élèves qui s'adonnent aux anciennes études devient, chaque année, plus faible. Le premier danger que peut offrir cette situation est de rendre de plus en plus difficile le recrutement du clergé — et qui sait si le secret désir de nuire à l'Eglise n'est pour rien dans les réformes essayées un peu partout? — J'y découvre un autre mal : la décadence générale des esprits et, par suite, des caractères. Les études gréco-latines, solidement faites, forment les hommes supérieurs, capables de comprendre et de diriger les destinées d'un pays. Il est des exceptions, je ne l'ignore pas. Mais que conclure de ces exceptions?.. Malheur à nous, si nous avançons plus loin dans la voie qui conduit à la médiocrité universelle! Restent les humanités modernes, me direz-vous. Eh bien! non, Messieurs; l'essai tenté en France ces dernières années n'a pas abouti ou plutôt il a échoué. Lisez la *Revue générale* (nº de mai 1904, pp. 658-661) et vous y aurez la preuve que l'*Enseignement moderne* a fait banqueroute : c'est constaté par les sommités de la science française.

Les anciennes humanités doivent être respectées et conservées, cela me paraît indiscutable. D'autre part, elles ont l'air chétif et vieillot, tout le monde s'en aperçoit. Pour leur rendre jeunesse et vigueur, divers moyens, généralement

empiriques et d'une efficacité douteuse, ont été mis en avant. Le chanoine Guillaume demande le maintien des vieux et chers auteurs classiques, mais étudiés et comparés avec les *Classiques chrétiens.* Il dit : " Puisque, de l'aveu même de mes adversaires, les humanités agonisent, il ne saurait y avoir grand mal à y introduire les Pères; mourir pour mourir, essayons toujours; c'est tout au plus si quelque plaisantin risquera la réflexion que, pour leur faire une belle fin, on a appelé le prêtre. " Le raisonnement n'est pas si mauvais; mais le bon chanoine en a d'autres à vous présenter.

Le jeune homme doit sortir de ses études aussi capable que possible de faire son chemin et de se rendre utile à la société. Il recevra donc toutes les connaissances de nature à le mettre à même de devenir un homme complet, un bon citoyen : la langue, l'histoire et la géographie de son pays; la langue, s'il se peut, des pays voisins ou importants. Il sera tenu au courant des sciences, dont le rôle à l'heure actuelle est si considérable; il étudiera le présent, il étudiera le passé : les peuples qui ne sont plus auront pour lui d'excellentes leçons; il apprendra ce qui rend les nations fortes, ce qui les affaiblit, comment elles acquièrent ou perdent la prudence, la sagesse, l'initiative, l'autorité et la puissance. Il interrogera les civilisations antiques, analysera leurs chefs-d'œuvre. Mais, s'il ne veut pas que ses connaissances offrent de regrettables lacunes, il se rendra familière aussi la civilisation chrétienne, il voudra frayer intimement avec les génies qui l'ont aidée à se répandre et ne cessera de les comparer avec les grands hommes du paganisme. Quelle étude féconde! quel intérêt et quelle vie dans la classe! J'indiquais tout à l'heure un parallèle entre Cicéron et S. Augustin; et pourquoi pas entre la notion de Dieu chez les anciens et la notion de Dieu chez les chrétiens, entre la morale païenne et la morale chrétienne, entre Platon et un apôtre, entre Alexandre et le conquérant pacifique qui s'appelle S. Martin, entre l'art antique et l'art du moyen âge,

entre la langue de Rome païenne et la langue de l'Eglise? Le moindre tort des humanités exclusivement païennes est de laisser ignorer à l'élève la source principale de la civilisation où il vit et dont il vit, pour lui enseigner uniquement la genèse et le progrès de celle qui lui est le plus étrangère.

Pour ne jeter des pierres dans le jardin de personne, je passerai sous silence l'impitoyable besoin de philologie qui tourmente une foule de maîtres, au demeurant les plus honnêtes gens du monde. Mais, ce que je déclarerai bien haut, c'est que la littérature chrétienne, abstraction faite de toute idée confessionnelle, s'impose à l'admiration par sa valeur philosophique et morale, par la flamme d'enthousiasme qui l'anime et qui l'échauffe, par le mérite artistique de nombre de ses écrivains. Un libre-penseur me disait naguère : " Ce qui me séduit dans votre liturgie et dans la plupart des ouvrages des Pères, c'est une joie qui déborde, une allégresse de toute l'âme, sentiment inconnu des anciens. Les catholiques ne m'ont pas l'air de se douter du trésor incomparable qu'est cette littérature-là „. Je baissai la tête et ne répondis rien. Qu'auriez-vous fait à ma place, Messieurs?... Un mécréant louer les *Classiques chrétiens!* Quel exemple ou quelle ironie!

" Mais la grammaire, cher Monsieur, la grammaire? „ Ah! oui, parlons-en. Est-ce de la grammaire de Cicéron, de César, de Salluste ou de Cornélius Népos qu'il s'agit? Que si l'on craint tant pour la grammaire, pourquoi n'efface-t-on des programmes Horace et Virgile? Leur style accroche au passage et renverse quantité de règles. Pour le grec, vous m'accorderez qu'on ne l'étudie pas pour l'écrire; dès lors l'importance de la grammaire cesse d'être capitale. Quant au latin, convenez que les grammairiens discutent sur plus d'un point : l'emploi du subjonctif, par exemple, la concordance des temps, la règle de *suus* et de *sibi, se,* vingt autres. Un savant Jésuite, le P. Lebreton, qui fait autorité dans la matière et que je consultais tout dernièrement, prouve, Cicéron en mains, que la règle d'après laquelle " le régime d'un verbe

passif doit se mettre à l'ablatif précédé de *ab*, si c'est un nom de personne „ est inexacte, formulée de cette manière. Ah! oui, autorisez-vous de la grammaire pour proscrire la langue de l'Eglise!..

Je sais bien qu'il faut des principes. Mais les *classiques chrétiens* en ont, Dieu merci! et d'excellents et qui ne sont pas aussi révolutionnaires qu'un vain peuple se l'imagine. Que ne suis-je capable d'écrire comme saint Cyprien, saint Jérôme ou même saint Grégoire! J'aurais chance d'enfoncer tous les philologues de toutes les académies connues. (1) Et outre les principes, les Pères ont la vie, la couleur, l'originalité, l'onction, l'ardeur et la passion. Aussi bien appartiendrait-il toujours au professeur d'interdire à l'élève, dans le cas d'un thème de grammaire, l'emploi de toute forme qui ne serait pas conforme aux règles apprises en classe.

Enfin, l'on m'objecte que, dans la latinité chrétienne, les termes n'ont plus leur signification originelle et que l'élève s'en trouve dérouté. Voyons! les mots ont déjà la plupart du temps plusieurs sens qui diffèrent. Qu'importe une acception nouvelle, surtout si elle sort des entrailles du vocable et si, pour la découvrir, il suffit de passer de la signification matérielle à la signification spirituelle, du concret à l'abstrait? Bien mieux, si l'enfant possède bien la langue française, ce sera souvent cette acception nouvelle qu'il saisira le plus promptement. Faites l'expérience, donnez-lui à traduire *virtus*: neuf fois sur dix il répondra " vertu „. Pourquoi? parce que le français l'y portera et qu'il a peut-être lu *virtus* dans son paroissien. (2)

---

(1) Lire dans la *Revue Générale* (mai 1904, p. 661) le commencement de la préface du *Thesaurus linguae latinae*, si on veut se faire une idée de la prose latine qui fleurit en Allemagne, la terre classique de l'humanisme païen.

(2) Il ne m'est pas possible d'entrer dans la discussion de tous les défauts que les humanistes découvrent à la littérature chrétienne. Je ne résiste

Nos ancêtres n'avaient point cette peur de gâter leur style dans la compagnie des Pères de l'Eglise. Au XVII[e] siècle, les *classiques chrétiens* figuraient encore au programme, et je ne devine pas en quoi l'étude de leurs écrits cause le moindre dommage à Petau, Thomassin, Mabillon, Bossuet et leurs contemporains.

Lisons, traduisons les Pères, Messieurs. Les humanités ne meurent que parce qu'elles ne plongent point assez leurs racines dans le présent. Etudions les Pères, et les humanités refleuriront comme a refleuri la langue de Rome païenne dès le jour où l'Eglise l'a parlée.

***

En troisième et dernier lieu les *Classiques chrétiens* sont nés du désir d'arrêter et, s'il est possible, de refouler le flot montant du paganisme. Ce côté de la question ne laisse pas d'être glissant. A s'y aventurer sans prudence, on risque de tomber ou dans un optimisme naïf ou dans un noir pessimisme.

Lorsque M. Guillaume insiste sur les dangers d'une culture trop exclusivement païenne, il lui arrive assez fréquemment de rencontrer, surtout dans le monde ecclésiastique, de très dignes gens qui l'écoutent avec une pointe d'incrédulité dans le regard et dans le sourire : " Mais vous allez trop loin,

---

cependant pas au plaisir de citer le passage suivant à propos de l'antithèse, cette terrible antithèse tant reprochée à saint Augustin : " L'étude du style de Sophocle est possible et même relativement facile, parce qu'on voit très bien... qu'il a des procédés en quelque sorte constants. Même on pourrait dire qu'il n'a qu'un procédé... l'antithèse; la loi de l'antithèse régit les détails du style comme elle régit la structure du drame entier : antithèse entre les caractères, entre les parties de la tragédie, entre les scènes, entre les vers, entre les moitiés de vers, entre les mots eux-mêmes ". (L. Parmentier, *Revue de l'instruction publique*, tome XLVII, 5[e] livraison, p. 323.)

mon cher chanoine; les auteurs païens ne sont pas aussi diables que vous les faites noirs. Tel que vous me voyez, je n'ai étudié que les écrivains de l'antiquité. Sans poser en modèle de perfection, je me crois pourtant suffisamment orthodoxe dans mes pensées et dans ma conduite. Et vous-même, n'avez-vous point fréquenté chez ces mêmes auteurs, et aussi exclusivement que moi? Or, qui oserait soutenir que vous n'êtes point un prêtre exemplaire? Vous calomniez nos vieux classiques. C'est de l'ingratitude. „ Le moyen de rester en selle après des coups portés avec cette vigueur! Le chanoine pourtant n'a point vidé les arçons. Une ironie légère nuance à peine sa voix quand il riposte : “ On n'est pas nécessairement un scélérat pour n'avoir étudié que les auteurs païens, de même qu'il ne suffit point de hanter les *Classiques chrétiens* pour qu'on devienne un saint. Grâces au Ciel, nombreux sont les catholiques exemplaires, prêtres et laïques. Seulement, serait-ce d'aventure leur commerce avec l'antiquité qui trempa leur vertu? Si la sève chrétienne avait circulé plus généreusement dans leurs études, en seraient-ils moins parfaits? Ne s'en montreraient-ils pas encore un peu meilleurs? Et l'éducation de la famille n'a-t-elle aucune part à cette préservation? Ou si l'on va réhabiliter le paganisme sous prétexte qu'il n'a pas en toutes circonstances exercé son influence dangereuse? Il serait aussi logique de prétendre que l'Université de Bruxelles est un foyer de cléricalisme, pour la raison péremptoire — oh! combien! — que deux catholiques de marque, deux grands ministres, Jacobs et Woeste, y ont suivi les cours de droit!.. „

Au surplus, la question se rapetisse à être envisagée de la sorte. Considérons-la de plus haut.

Vous ne nierez pas que, ses études achevées, l'élève doive être non seulement le bon citoyen que nous disions plus haut, mais un chrétien résolu, homme de doctrine et d'action. Vous lui avez appris le catéchisme et l'histoire de sa religion; vous avez tâché à lui inspirer pour l'Eglise des sentiments

d'amour, de respect, de reconnaissance et d'admiration; vous lui en avez énuméré les luttes et les souffrances aussi bien que les triomphes et les gloires; mais, en même temps et par une inconséquence inexplicable, vous l'avez de parti pris tenu très loin des *Classiques chrétiens!* Jamais la plus lointaine allusion. Quelle impression voulez-vous qu'il éprouve quand il s'apercevra de l'ostracisme dont vous frappez les plus illustres écrivains de l'Eglise, quand il verra que pas une seule fois la porte de la classe ne s'ouvre à Tertullien, S. Ambroise, Prudence et les autres, que les " études soi-disant classiques se font comme si Jésus-Christ n'avait point paru dans le monde „? Encore un coup, quelle sera son impression? Ne sera-t-il pas induit à se persuader que l'Eglise n'a rien de commun avec le Beau littéraire? Il lui arrivera ce qui est arrivé à d'autres : il se prendra d'estime pour la seule antiquité païenne et, vient-il à remporter des prix dans les concours, il suppliera ses maîtres de lui accorder comme récompense, au lieu de la *Vie des Saints,* le *Traité des études* de Rollin, ou les *Vies parallèles* de Plutarque. Et déjà, Messieurs, à ce moment, si sa pensée et ses actes sont encore d'un chrétien, son imagination, son admiration et son idéal seront d'un païen. Heureux si, la séduction du monde et la triple concupiscence aidant, sa conduite ne devient point païenne! Et voilà le redoutable dualisme que crée chez nos jeunes gens l'étude des anciens sans mélange ni tempérament d'auteurs ecclésiastiques. Singulier système d'éducation que celui qui prétend à faire des modernes par la seule étude des écrivains antiques, des chrétiens à l'aide unique des païens! Dans son remarquable travail sur L. Veuillot, J. Lemaître a mille fois raison de s'en étonner. Pour former des grecs Athènes se servait des grecs et non pas des savants d'Egypte ou de l'Assyrie, à l'exclusion d'Homère et de Platon.

Et que dire des pays où l'enseignement n'a cure de l'idée catholique, où il ne s'en occupe que pour la battre en brèche?

Non, il n'y a rien de surprenant dans ce retour au paganisme qui se manifeste dans la société contemporaine comme après la Renaissance (1). Considérez la peinture et la sculpture : les artistes osent à peine entreprendre des sujets religieux. La vogue n'est plus là. S'il se rencontre un homme de génie pour employer le pinceau et le ciseau à la glorification de l'idéal chrétien, on organise autour de lui la conspiration du silence. Où sont les livres d'inspiration franchement chrétienne? On peut affirmer de presque toute la littérature, qu'elle est païenne. C'est surtout vrai pour la France. Et la preuve, c'est que de toutes les histoires de la littérature française, qui se succèdent pour ainsi dire sans interruption, il n'y en a pas de conçues au point de vue chrétien, je dis pas de complètes et de longue haleine. Cependant je saisis avec joie l'occasion de signaler les beaux livres du P. Longhaye, de la Compagnie de Jésus, et le courageux manuel de M. Charaux, professeur aux facultés de Lille. Pontmartin est ignoré : il est catholique!.. Pour l'histoire, elle se rapproche parfois, trop rarement, de l'Eglise, et encore avec quelle timidité! Mais la politique, la législation, les sciences sont-elles imprégnées

---

(1) Sous la poussée du paganisme qui jamais ne meurt tout entier dans les âmes, chaque époque voit se produire des désordres. Le moyen âge n'en fut pas exempt; mais s'il y eut des scandales retentissants, ils furent ordinairement suivis d'éclatantes réparations. Toutefois, à la fin du moyen âge le frein religieux se relâche et des symptômes apparaissent plus ou moins alarmants. Vienne une occasion favorable, et le vieux levain païen fermentera dans les cœurs au milieu des ruines de la foi. Cette occasion favorable, ce fut la Renaissance. Depuis lors, la société est malade. — Pour les progrès de ce mal, voir Chanoine Guillaume, *Les Humanités et les règles de l'Eglise*, pp. 45-48.

Le lecteur l'aura remarqué, cette conférence ne fait pas allusion, même de loin, au système dit de " l'explication chrétienne des auteurs païens ", système bâtard et gauche, sans franchise et sans avenir, au rôle en quelque sorte négatif, préoccupé de se tenir sur la défensive plutôt que de prendre l'offensive et d'affirmer hautement la vérité, partout où il y a moyen.

de christianisme? Et la philosophie? La faveur est au Kantisme, et le douloureux tapage soulevé récemment autour de certains livres de critique est là pour témoigner que tout est à craindre, que tout est possible.

Du haut en bas de l'échelle sociale règne la fièvre du plaisir et de l'or. Le suicide, le divorce, les scandales de toute nature désolent et divisent les familles; la délation, la peur, la haine, l'ambition ramènent dans certains pays les mœurs au niveau des mœurs de la décadence païenne ou de la Rome impériale. Le principe abominable et antichrétien de non-intervention permet la spoliation du Pape, l'écrasement de la France, de l'Espagne et du Transvaal, les massacres d'Arménie, sans parler de cette atroce guerre russo-japonaise qui rappelle par ses horreurs les pires époques de la barbarie. Le farouche vainqueur de Rome criait, il y a plus de deux mille ans : *vae victis!* " La force prime le droit ", réplique Bismarck. Ces deux hommes ne sont-ils pas contemporains? Est-il vrai que dix-neuf siècles de christianisme les séparent? De Brennus ou du Chancelier de fer, quel est le plus païen?

La société contemporaine est rongée d'un mal qui la tuera, si l'on n'y prend garde. Vers la fin de sa carrière, l'immortel Léon XIII en avait l'âme assombrie. Au consistoire du 22 juin 1903, quelques semaines avant sa mort, il ne put s'empêcher de révéler ses inquiétudes de pasteur suprême. Ecoutez ce cri de douleur et d'effroi : " Il est une chose que nous ne pouvons passer sous silence et dont la pensée constitue pour nous une incroyable angoisse, en même temps qu'elle doit émouvoir profondément tous ceux qui sont dignes du nom de chrétien. Nous voulons parler de ces courants d'idées hostiles à la civilisation chrétienne des nations, courants d'idées que notre époque voit s'infiltrer et ruisseler tous les jours, pour ainsi dire, à travers les veines des Etats. Un dégoût insensé et obstiné de la sagesse et de la doctrine transmises aux hommes par Jésus-Christ rédempteur, semble s'être répandu dans la vie humaine, non sans

un retour médité à l'esprit et aux institutions des malheureux païens.

" Cet état d'âme se reflète clairement dans les mœurs de beaucoup de gens, dans les lois, dans les institutions publiques, dans la philosophie, dans les beaux-arts et même dans la littérature, qui verse bien souvent dans de criminels sacrilèges. „

Après ce grave avertissement, qui donne tant de relief aux pages que je viens d'écrire, le chrétien n'est plus libre de m'accuser d'exagération ni de garder ses illusions sur l'état de la société; il n'est plus libre de continuer à croire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au cri d'alarme du pape, il répondra par l'emploi de toute sa personne au service de la vérité. Comme le chanoine Guillaume et avec lui, dans la limite de sa sphère d'action, il mettra tout en œuvre pour que l'homme emprunte des ailes au christianisme et se soulève au-dessus des intérêts de la terre. Nous lisons dans Taine : " Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs politiques et privées se dégradent. En Italie, pendant la Renaissance; en Angleterre, sous la Restauration; en France, sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme au premier siècle; du même coup, il se trouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur : il abusait des autres et de lui-même; l'égoïsme brutal ou calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. „

L'Eglise triomphera du paganisme, parce qu'elle a les promesses de la durée éternelle. Il appartient à ses enfants de hâter sa victoire définitive. De toutes parts, ils sont à l'œuvre : philosophes, moralistes, économistes, historiens; ils prodiguent sans compter les uns, leurs veilles, les autres, leur fortune, dans la lutte engagée contre le *Rationalisme* ou la glorification de la raison, contre le *Sensualisme* ou la

réhabilitation de la chair, contre le *Césarisme* ou le règne absolu et brutal de la force, c'est-à-dire contre les trois éléments constitutifs du paganisme. Que l'enseignement devienne foncièrement chrétien, que les maîtres de la pédagogie rompent avec la méthodologie neutre, et nous aurons raison de l'indifférence en matière religieuse, de l'amour excessif du bien-être, de la soif des jouissances, en un mot de tous les auxiliaires de l'esprit païen. Nous avons de légitimes motifs d'espérance : les cours de religion se donnent avec le plus grand soin; les collèges catholiques font, du moins en Belgique, une part de plus en plus large à la littérature chrétienne. Encore un effort, et, comme autrefois les Pères de l'Eglise ont arrêté, converti les Barbares, ils sauveront aujourd'hui la civilisation d'elle-même et de ses propres excès.